

ANTONIN
VARENNE

La piste
du vieil homme

nrf

GALLIMARD

LA NOÏRE

LA NOÏRE

LA NOÏRE

LA NOÏRE

LA NOÏRE

LA NOÏRE

LA NOÏRE

ANTONIN VARENNE

La piste du vieil homme

nrf

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 2024, pour l'édition française.
Publié en accord avec l'Agence Astier-Pécher.

Antonin Varenne est un voyageur-né. Dès la fin du lycée, il part se promener dans une Europe de l'Est en pleine mutation. Il rentre en France, obtient une maîtrise en philosophie politique et gagne sa vie comme cuisinier, alpiniste du bâtiment, charpentier, avant de partir travailler en Islande puis au Mexique. Remarqué dès 2009 pour son roman policier *Fakirs*, Antonin Varenne explore les littératures de genre, du roman noir (sur fond de guerre d'Algérie dans *Le Mur, le Kabyle et le marin*) au roman d'aventures (*Trois mille chevaux-vapeur, La toile du monde*). Il fait parfois même quelques incursions en littérature dite « blanche » (*Dernier tour lancé*).

Un aventurier !

À Liam et Jones

REMERCIEMENTS

Merci Tata Soso.

Et à Madagascar, merci à Simon et Patrick.

UN

La lettre est sur la table de la cuisine depuis deux jours, mouchetée de chiures de gecko.

*Simon,
Je dois te parler de Guillaume.*

Brutal.

*Simon,
Je dois te parler de Guillaume.
Il est à Madagascar depuis un an. Il m'a donné des nouvelles au début, puis plus rien depuis six mois.
Il y a trois semaines j'ai reçu un coup de téléphone d'un Malgache qui m'a demandé de payer les dettes de Guillaume et de lui dire où il se cachait.
Voici la dernière adresse à laquelle il était, à Antananarivo.
Retrouve-le.
Tu ne t'es jamais occupé de nous, mais s'il y a une chose*

*que tu as toujours su faire, c'était de nous retrouver. Quand
maman nous fourrait dans une voiture et s'enfuyait en
pleine nuit. C'est ton métier, non ? Guide ou je ne sais quoi.
Trouver les pistes et les tribus perdues de ta putain d'île.*

*Retrouve Guillaume et mets-le dans un avion pour Paris.
Rends-toi utile, tu as encore le temps.*

Guillaume, à Madagascar ?

À chaque fois que je relis la lettre, j'ouvre une autre bière.
Encore le temps ?

DEUX

— Salut.

Patrick décapsule une bouteille de Fresh sortie de son frigo. Panaché bière-limonade. Un peu d'alcool et double dose de sucre, l'idéal pour nos artères. Il est dix heures du matin.

— Guillaume est à Madagascar.

Patrick me regarde.

— Guillaume ?

Je réfléchis un instant. Est-ce que j'ai oublié de lui parler de mon fils ?

— Mon fils.

— Ah.

Soit Patrick vient de découvrir que j'ai un fils, soit il vient de s'en souvenir.

— Il est où ? demande-t-il.

— Je sais pas.

— Ah.

Le « Ah » de quelqu'un qui sait que c'est grand, Madagascar, et que « être ici » ne veut pas dire grand-chose.

Le « Ah » de quelqu'un qui reçoit aussi des lettres brutales. Patrick a un fils et une fille en France, qu'il n'a pas vus depuis longtemps. En plus des deux autres gamins qu'il a eus ici.

La Fresh me tapisse la bouche de sucre. Février, fin de la saison des pluies. Nos tee-shirts nous collent à la peau comme s'ils étaient en plâtre.

— J'ai reçu une lettre de sa sœur. De ma fille, je précise.

— Ah.

— Guillaume a des emmerdes.

Patrick sourit. Ça l'a toujours amusé, les emmerdes dans lesquelles je me mettais.

Pat est un réaliste. Un optimiste divorcé de ses illusions. Son sourire, c'est un *tel père, tel fils* compatissant. Le rappel d'une loi universelle. Pat sait bien que les vieux pères ratés, à l'approche du tunnel, feraient n'importe quoi pour se racheter. Il ajoute :

— Tu as besoin de quoi ?

Difficile de prendre Mad'Aventure au sérieux.

Quand l'histoire du Covid a planté le tourisme sur toute la planète, Patrick et moi, on a à peine vu la différence dans le volume de nos affaires. Pour ce qui est des vaccins et de la chloroquine, on s'est marrés. On bouffe de la chloroquine depuis vingt ans, à chaque fois qu'on fait une crise de palu. Pour ce qui est de la mortalité de la pandémie, disons que l'accès aux antipaludiques, là où nous avons traîné nos guêtres, n'est pas, comme le bon sens de Descartes, la chose du monde la mieux partagée. Qu'on a vu notre part de

mômes qui tombent comme des mouches de malaria et que, là encore, on n'a pas vraiment vu la différence avec ou sans pandémie. Le Covid a fait peur aux résidents de Mada, les Blancs, ou vasahs, ces restes de colons dont Patrick et moi faisons partie, qu'on le veuille ou non. Le Covid? Les Malgaches ne s'en sont pas plus inquiétés que d'un cyclone.

Optimistes sans illusions, ça devrait être le slogan de notre boîte de tourisme. Pour racheter notre conscience de Blancs exploiters, à Mad'Aventure, on prend soin de perdre de l'argent.

Quelques faillites en France nous avaient déjà conduits ici.

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, il était facile de se prendre pour des businessmen super malins. Les affaires tombaient du ciel sur n'importe qui. Les années quatre-vingt-dix ont fait le tri entre les vrais requins et les guignols dans notre genre.

Le cœur financier de Mad'Aventure, c'est nos retraites minables virées chaque mois sur nos comptes de la Bank of Africa. Maigres retraites françaises, mais suffisantes pour rester à flot et habiter un quartier de Tamatave pas trop pourri. Nos ressources donc, nos retraites, et nos compétences de mécanos. On fait tout nous-mêmes. On fabrique, on répare, on imprime les tee-shirts, on dessine le logo. Patrick a un bon coup de crayon, il a commencé à quatorze ans comme dessinateur industriel dans une usine d'Orléans. Il nous a dessiné la grenouille de Mad'Aventure, avec ses grands yeux de défoncée aux amphétamines.

Honnêtement, les femmes malgaches ont plus coûté à notre entreprise que le Covid.

Patrick s'est fait ratisser deux fois.

L'amour.

Il a perdu une maison et un bistrot dans lequel nous étions associés et dont nous allions de toute façon boire le fonds.

L'année dernière, je me suis réveillé un matin seul dans mon lit vide, avec une belle bosse derrière la tête. Envolée la copine, ma planque de cash vidée et tout ce qui avait la moindre valeur dans la maison. J'ai bien essayé de faire appel à la justice pour récupérer quelques miettes du larcin, mais le juge n'était pas de mon côté. Même quand j'ai fait remarquer au magistrat que la vieille dame assise à côté de mon ex, qui lui tenait la main et pleurait beaucoup dans la salle du tribunal, était sa mère et que deux mois plus tôt j'avais allongé cinq cents euros pour payer ses funérailles. L'ambiance était cordiale. J'ai pas revu un centime et j'étais content que la mère soit en bonne santé.

Rois des affaires, rois de l'amour. On en veut à personne. Se refaire, c'est notre talent le plus persistant. Mathématiquement, on est toujours à $n+1$ de faillites, n étant le nombre de nos succès.

— Tu as besoin de quoi ?

— Un buggy et de l'aspirine.

Pour se refaire, il faut juste du temps. Au début ça coûte rien, le temps.

Ma cigarette locale préférée s'appelle la Good Look et coûte quatre-vingts centimes d'euro le paquet. Patrick a

lâché la clope et pris vingt kilos. À ce prix, moi, je garde mon Good Look. La clope au bec, sur mes jambes de moi-neau de soixante-dix ans, conservé par je ne sais quel miracle – le défi vivifiant des emmerdes ou la génétique d’une grand-mère inoxydable –, je descends au garage.

Vingt mille kilomètres de routes à Madagascar. Deux mille seulement sont goudronnés. De chez nous, Tamatave, premier port du pays, à la capitale Antananarivo, il y a trois cent cinquante kilomètres. Onze heures de route. Et c’est une partie goudronnée du réseau. Pendant la saison des pluies, multiplier les temps de trajet par deux ou trois.

Les buggys sont construits sur des bases de Coccinelle Volkswagen. L’idée géniale d’un hippie californien en 1964, Bruce Meyers. Poser une coque en fibre de verre sur un châssis de Cox. Surélever, lui coller des roues surdimensionnées. Six cents kilos. Un moteur increvable, mécanique simple et accessible, pour passer là où même des 4×4 ne passent pas. La voiture du peuple commandée par Hitler, transformée en véhicule de la contre-culture américaine, avide de surf et de marie-jeanne, finalement importée cinquante ans plus tard à Madagascar par deux allumés ayant depuis longtemps passé l’âge de surfer.

Le véhicule idéal pour les pistes de latérite de Mada, les ponts de bambous et les marécages, comme pour faire rire les mômes des villages. Les clients adorent.

Je soulève le capot arrière du Jaune, le plus costaud de nos engins, moteur 1 600 cm³, châssis renforcé, pneus neufs.

À Mada, une dernière révision s’impose toujours après

la dernière révision. Pour vérifier que l'humidité n'a pas corrodé le faisceau électrique en une nuit, ou qu'aucune pièce importante du moteur n'a été empruntée par un des gars qui bossent pour nous. Ensuite, charger la caisse de pièces de rechange.

A priori, je pars seulement pour Antananarivo.

Mais pour un kilomètre ou mille, à Mada, on prend la route.

Patrick et moi, on est pareils. Quand on doit se lancer dans un projet délicat, on ne s'assoit pas pour réfléchir et faire des colonnes de pour et de contre. Repeindre la cuisine, quitter sa femme et ses enfants, vivre ou mourir, tout se décide en moins de vingt-quatre heures. Passé ce délai, on tergiverse à l'infini.

— Ouais, le Jaune, c'est le mieux, a dit Patrick en me voyant caler un disque d'embrayage sous le siège passager.

Et il m'a tendu le câble qui va avec.

— Ton fils, il sait que tu arrives ?

J'ai eu un temps d'arrêt, une seconde, mais ça a suffi à Patrick pour comprendre ma gêne. L'intime. Cette caisse de pièces cassées qu'on n'ouvre jamais ensemble.

— Il y a deux jours, je savais même pas qu'il était à Mada. Il est arrivé depuis un an et il m'a pas contacté.

Patrick secoue un bidon d'huile pour en estimer la quantité restante.

— Ouais. Il attend que tu viennes le chercher. Et il va faire la gueule parce que tu as trop traîné.

On a pas poussé plus loin la psychanalyse de la famille

Risso. J'ai pris la boîte neuve de clés à cliquets. Pratique et d'une valeur de troc considérable dans la brousse. Mais encore une fois, j'allais juste à Antananarivo, par la route goudronnée. Est-ce qu'on réfléchissait pas un peu trop, avec tout cet équipement ?

Sur le flanc du buggy, Patrick a sanglé les plaques de désensablage.

TROIS

Je soulève le plastique qui recouvre l'ordinateur et je l'allume, espérant qu'une colonie de fourmis ne s'est pas installée dans les circuits électroniques. Voraces bestioles, amatrices de la chaleur sèche des métaux rares.

L'écran de l'antique machine s'éclaire. Mon adresse yahoo.fr est encore active après plus d'un an sans que je m'en sois servi. J'ai des messages de pub, des relances d'abonnements. Les algorithmes qui me ciblent sont complètement à côté de la plaque. Ou pas. France Loisirs, Viagra, une deuxième paire de lunettes offerte, le Crédit Agricole Centre France qui me demande ce que je veux faire des trois cent quarante-trois euros de mon livret A. Et puis un e-mail de Charlotte.

Simon,

Je dois te parler de Guillaume...

La version numérique de sa lettre sur papier, encore un peu plus froide sous cette forme. Un doublon pour être sûre que je reçoive le message.

Charlotte,

J'ai eu envie d'écrire « ma fille », ou « ma chérie », mais je n'ai pas eu le courage. Elle-même a soigneusement évité d'écrire « papa ».

J'ai perdu mes privilèges de paternel il y a longtemps et il n'est pas sûr que j'aie « encore le temps » d'en jouir à nouveau. Nous, les Risso, on descend du prolétariat. Mais je crains qu'on ait viré à droite : on négocie tout, même les liens de famille.

J'ai bien reçu ta lettre.

Tout de suite des circonvolutions.

La suite aurait dû être un truc du genre : « Je suis content d'avoir de tes nouvelles. » Mais elle ne m'a donné aucune nouvelle. Je ne vais pas non plus faire semblant de m'intéresser à ses enfants, mes petits-enfants, dont les noms ne me reviennent pas vite. Mais c'est vrai qu'en ouvrant sa lettre j'avais espéré des nouvelles. Une photo peut-être.

Du coup, ça ne rime à rien de dire que je vais bien, de parler de moi.

Je pars aujourd'hui pour Antananarivo. Je vais à l'adresse de Guillaume que tu m'as donnée.

Et quoi ? J'espère que je vais pouvoir l'aider ? On ne promet rien à Madagascar, le cinquième pays le plus pauvre du monde, surtout pas d'aider quelqu'un qui a des problèmes d'argent.

Mais je ne peux pas arrêter là, non ?

J'espère que tu vas bien.

Simon.

Et je craque. J'ajoute, honteux :

Ton papa.

Vu qu'on attend de moi que je parte pour Antananarivo, et rien d'autre, alors je pars.

Sinon on va se plaindre que j'ai perdu trop de temps.

Même si je ne me souviens pas de celui qu'on m'a laissé, de temps, pour réfléchir à la question d'avoir des gosses.

~

Contact.

Patrick, bras croisés sur son buffet de soixantenaire – le jeunot de notre tandem –, écoute le moteur.

On peut dire à l'oreille si ces mécaniques, conçues par Ferdinand Porsche, ont un souffle au cœur, un rein qui filtre mal ou de l'arthrose. On pourrait presque dire si elles ont des inquiétudes.

Patrick me sourit, pose la main sur le carénage en fibre jaune vif et parle par-dessus le bruit du moteur.

— Si t’as besoin, tu m’appelles, ok ?

Règle d’or.

Pas de questions et toujours là.

Je hoche la tête et je passe la première.

Sorti du garage et de notre terrain plein de voitures en panne, de moteurs et de tondeuses rouillées, j’allume une Good Look.

J’ai ôté la capote du buggy, je roule au soleil et je fume dans le vent. J’ai toujours été un flambeur.

QUATRE

En malgache, il n'y a pas deux mots pour dire « route » ou « piste ». Lalana, ça marche pour tout.

Pour dire « piste », les Malgaches disent « piste » en français. Parce que c'est la France qui a importé l'asphalte et la distinction entre les routes françaises et les routes non françaises, les pistes. Les routes malgaches. Ne pas prononcer la dernière lettre : lalane.

Balance historique et karmique : désormais les routes, laissées à l'abandon, se distinguent mal des pistes.

Les Malgaches abordent les choses comme les brillants associés de Mad'Aventure : simplement – ce qui ne veut pas dire que les situations le soient, au contraire.

Tu vas loin ? Ari.

Très loin ? Ari ari.

Loin au point qu'il est difficile de savoir ? Ariiiiiiii. Avec un accent tonique montant et un sourire aussi long que le « i ».

Tamatave, Antananarivo ? Ari. Une bonne unité de mesure. Onze heures. Pas si loin, quoi.

Les nids-de-poule pourraient abriter des familles de cochons ou, en cette saison des pluies, des bancs de truites.

Je n'ai pas fini ma deuxième Good Look que je prends une averse sur la couenne, dès la sortie de Tamatave. Clope éteinte, pas d'essuie-glaces. Patrick et moi sommes des puristes. Meyers, créateur de ces buggys pour dunes californiennes, a viré cet accessoire superflu. Nous respectons la règle. Pas d'essuie-glaces à Madagascar, pays de cyclones.

Je regarde mes bras maigres accrochés au volant et les grosses gouttes de pluie sur ma peau ridée, comme celle des éléphants, ces plis dans lesquels ils conservent le plus longtemps possible l'eau de leurs bains. Je n'ai plus vraiment de muscles. Les nerfs et les tendons font désormais tout le boulot.

J'ai un frisson et je m'inquiète un instant. Ici, un frisson est souvent une braise de fièvre. Une fois mouillé, avec le vent, je commence à avoir froid et mes articulations se raidissent, des douleurs dans les poignets, les coudes, les épaules et les genoux. Je m'arrête sur le bas-côté, deux roues dans l'herbe, et j'enfile ma cape de pluie. Une dizaine de gamins prennent le buggy d'assaut. Ils se marrent et touchent à tout. Je surveille leurs petites mains volages, qu'ils ne me tirent pas mon paquet de Good Look dans le vide-poches. Ils me demandent de l'argent, quelques ariarys. Ne pas prononcer le « y ». Il en faut huit cents pour acheter un kilo de riz. Vingt centimes d'euro. Je demande qui est le boss de leur bande de voyous. Ils sont tous le boss mais il y a un môme plus rapide qui s'impose, passe devant les autres et me regarde dans les yeux.

— C'est moi.

Je le fixe à mon tour et je sors un billet de mille ariarys de ma poche.

— Tu achètes du riz et tu partages avec tout le monde. Pas une bouteille de Coca. Du riz. Pour tout le monde.

Il prend ça au sérieux.

Je le prends au sérieux :

— Comment est la route jusqu'à Ambatobe ? Bonne ? Tsara ?

Ambatobe, dernière ville côtière de mon itinéraire, plein sud, à mi-chemin avant que la RN2 bifurque à l'ouest direction Antananarivo et les hauts plateaux du Centre. Les gamins sont sur le bord de la route depuis six heures du matin. Ils font semblant de reboucher des trous dans le goudron avec une pauvre pelle en bois – trous qu'ils creusent à nouveau à la nuit tombée – en échange d'un billet. Ils vendent aussi du jus de sucre de canne ou des bananes plantain grillées par leurs mères. Mais surtout des informations, recueillies auprès des taxis-brousse, sur l'état de la route. Bonne, tsara ?

— Tsara, me répond le petit boss sans sourire.

Alors je demande une explication à cette absence de sourire.

— Tsara ou tsara ?

Il reste sérieux.

— Tsara.

Autant dire pas terrible.

Savoir à l'avance ne sert à rien, et vu les pluies de ces derniers jours, je me doutais de la réponse. Mais le billet

ANTONIN VARENNE

La piste du vieil homme

Simon, septuagénaire, a depuis longtemps rompu avec la France et avec ses enfants. Il est installé depuis des années à Madagascar, où il a monté une petite affaire de tourisme.

Mais lorsqu'une lettre de sa fille lui apprend que son frère, Guillaume, est lui aussi à Mada et qu'il ne donne plus signe de vie depuis plusieurs mois, Simon part aussitôt à sa recherche.

Par les routes et les pistes ravagées de la Grande Île, il suit les indices laissés par son fils. Au rythme chaotique de son voyage, de rencontres en souvenirs, Simon tente de se réapproprier son histoire. Mais n'est-il pas trop tard pour réparer le lien ténu qui l'unit encore à ses enfants ?



LA PISTE DU VIEIL HOMME
ANTONIN VARENNE

Cette édition électronique du livre
La piste du vieil homme de Antonin Varenne
a été réalisée le 26 février 2024
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073052728 - Numéro d'édition : 623031).

Code Produit : Q03734 - ISBN : 9782073052759.

Numéro d'édition : 623034.